

PATCHWORK LITTERAIRE

Club de Lecture

2022

Littérature espagnole

FERNANDO ARAMBURU



© Iván Giménez

« Patria »

Séance du 13 juillet 2022

Cet ouvrage est présenté par Maurice S.



FERNANDO ARAMBURU

« Patria »

BIOGRAPHIE

Fernando Aramburu Irigoyen, né en 1959, l'année même de la création d'ETA, à Saint-Sébastien (province du Guipuscoa, Espagne), est un écrivain espagnol. Fernando Aramburu obtient une licence en philologie hispanique à l'université de Saragosse en 1982. À Saint-Sébastien, sa ville natale, il participe à la fondation du Grupo CLOC de Arte y Desarte, qui édite entre 1978 et 1981 une revue.

Depuis 1985, il vit en Allemagne où il donne des cours d'espagnol. En 1996, il publie *Fuegos con limón*, roman basé sur ses expériences de jeunesse au sein du groupe CLOC. En 2006, il publie le recueil de nouvelles *Les poissons de l'amertume (Los peces de la amargura)*, dans lequel il aborde les ravages causés par le groupe terroriste ETA¹.

En 2009, il abandonne son poste de professeur pour se consacrer entièrement à la création littéraire et obtient en 2011 le prix Tusquets Editores et le prix Gremio (prix des libraires de Madrid) pour son roman *Années lentes (Años lentos)*². Il écrit régulièrement dans la presse espagnole et ses romans ont été traduits dans plusieurs langues. Il a également écrit des livres de jeunesse.

Considéré comme un des écrivains les plus importants de sa génération, il est l'auteur de trois récits et de cinq romans qui ont été distingués par de prestigieux prix littéraires, Prix Ramón Gómez de la Serna en 1997, Prix Euskadi en 2001, Prix Vargas Llosa NH, Prix Dulce Chacón et Prix de la Real Academia Española en 2008.

En septembre 2016, il publie le roman *Patria*, qui reprend le sujet du terrorisme de l'ETA en décrivant la vie dans une petite localité du Pays basque marquée par l'action des terroristes. Ce roman remporte un grand succès critique et public³ et obtient de nombreux prix, dont le Prix national de littérature narrative en octobre 2017. Il en nourrit l'idée depuis l'assassinat du sénateur socialiste Enrique Casas, en 1984, à Saint-Sébastien. « *Ce souvenir marque un avant et un après dans ma relation à l'histoire du Pays basque. La mort de cet homme, la première victime que je connaissais personnellement, a été pour moi un choc émotionnel énorme. Je savais qu'un jour j'écrirais dessus* », confie-t-il au « Monde des livres ». Installé à Hambourg depuis 1985, par amour pour une Allemande, le romancier a vécu outre-Rhin les années de plomb du terrorisme, avant de consacrer deux livres au sujet : *Los peces de la amargura* (« *Les poissons de l'amertume* », 2006, non traduit), un recueil de nouvelles consacré aux victimes d'ETA, et *Années lentes* (Lattès, 2014), un roman sur le village de son enfance où il revenait sur la genèse de l'organisation terroriste.

¹ Fernando Castanedo, « Fragments de vies brisées », sur *Courrier international*, 25 octobre 2006 : « Ils ont tué ou ont été victimes, ils ont applaudi ou détourné le regard. En dix récits, Fernando Aramburu nous raconte le climat de violence qui a si longtemps empoisonné son Pays basque natal. »

² Librairie Ombres Blanches, « Années lentes - Fernando Aramburu », sur *www.ombres-blanches.fr*, 9 avril 2014

³ (es) Alberto Moyano, « *Patria* sale ahora en busca del público más joven y no lector » [« *Patria* sort à présent à la recherche d'un public plus jeune et non-lecteur »], sur *El Diario Vasco*, 28 août 2019 « Devenu un phénomène insolite dans les lettres espagnoles de ces dernières années, avec près d'un million de lecteurs, des traductions en 31 langues, une distribution en Amérique et des versions en bande dessinée et pour la télévision. (*Convertido en un fenómeno insólito en las letras españolas de los últimos años, con más de un millón de lectores, traducida a 31 idiomas, con distribución en América y con versiones en cómic y en televisión.*) »

ŒUVRE

Romans

1. **Trilogie de Antibula**

1. Los ojos vacíos, 2000
2. Bami sin sombra, 2005
3. La gran Marivián, 2013

2. **Fuegos con limón**, Tusquets Editores, 1996

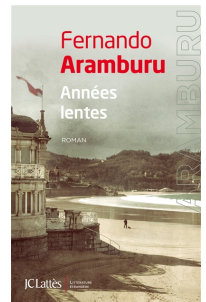
3. **El trompetista del Utopía**, 2003

4. **Viage con Clara por Alemania**, 2010

5. **Años lentos**, 2012

Années lentes, traduit par Serge Mestre

Éditions Jean-Claude Lattès, coll. Littérature étrangère, 2014



À la fin des années soixante, un garçon de huit ans part vivre à Saint-Sébastien, chez sa tante et chez son oncle. Il observe la façon dont s'écoulent les jours, dans la famille et dans le quartier : son oncle Vicente partage sa vie entre l'usine et la taverne, et c'est sa tante Maripuy, une femme à forte personnalité, qui en réalité gouverne la famille ; sa cousine Mari Nieves est obsédée par les garçons, et son rustre et taciturne cousin Julen, d'abord endoctriné par le curé de la paroisse, est enrôlé dans l'ETA (nouvellement créée). Le destin de tous les membres de la famille subira, des années plus tard, une terrible rupture.

En faisant alterner les mémoires du protagoniste avec les notes de l'écrivain, Années lentes propose une brillante réflexion sur la façon dont la vie se distille dans un roman et dont le souvenir sentimental devient mémoire collective.

6. **Avidas pretentions**, Tusquets Editores, 2014

7. **Patria**, Tusquets, 2016 - Prix national de littérature narrative 2017

Patria, traduit par Claude Bleton

Actes Sud, coll. Lettres hispaniques, 2018

Rééd. Actes Sud, coll. Babel, n° 1690, 2020

Depuis les années de plomb du post-franquisme jusqu'au dépôt des armes par l'ETA en 2011, l'histoire de deux familles du Pays basque, à l'origine très unies, en conflit à propos du séparatisme.

Prix national de littérature et prix de la critique en 2017.



8. **Los Vencejos**, 2021

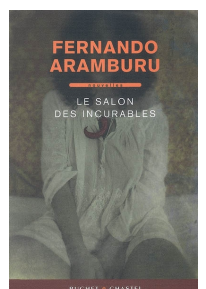
Recueils de nouvelles

1. **No ser no duele**, 1997.

Le Salon des incurables, traduit par Vincent Ozanam

Buchet-Chastel, coll. Littérature étrangère, 2009

Recueil de douze nouvelles qui constituent une galerie de portraits décalés, effrayants ou drôles, dans lesquels se dévoile une humanité avilie par la peur, l'angoisse, la folie et la cruauté.



2. *El artista y su cadáver*, 2002
3. *Los peces de la amargura*, 2006
4. *El vigilante del fiordo*, 2011

Essais

Las letras entornadas, 2015

Livres pour enfants

1. *El ladrón de ladrillos*, cuento, 1998
2. *Mariluz y los niños voladores*, cuento, 2003
3. *Vida de un piojo llamado Matías*, novela, 2004
4. *Mariluz y sus extrañas aventuras*, tres cuentos, 2013

Poésie

El librillo, poemas para niños, 1981

Ave Sombra/Itzal Hegazti, edición bilingüe español/euskera; 1981

Bruma y conciencia/Lambroa eta kontzientzia (1977-1990), edición bilingüe español/euskera; Universidad del País Vasco, Servicio Editorial, 1993

El librillo, poemas para niños; Hiperión, Madrid, 1995

Yo quisiera llover, selección de poemas por Juan Manuel Díaz de Guereñu; Editorial Demipage, Madrid, 2010

Traductions

El brezal de Brand de Arno Schmidt, Ed. Laetoli, Pamplona, 2006

Montauk de Max Frisch, Editorial Laetoli, Pamplona, 2006

Obras completas de Wolfgang Borchert, Editorial Laetoli, Pamplona, 2007

Hermanos de sangre de Ernst Haffner, Seix Barral, Barcelona, 2015

La matanza de Rechnitz. Historia de mi familia de Sacha Batthyany, Seix Barral, Barcelona, 2017

Adaptations

1. Le roman *El trompetista del Utopía* a été adapté au cinéma sous le titre *Bajo las estrellas* (2007) par le réalisateur Félix Viscarret. Ce film a remporté deux Prix Goya.
2. Le roman *Patria* a été adapté en 2020 sous la forme d'une série télévisée du même nom.

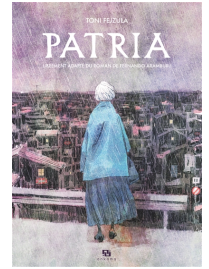


Patria est une mini série télévisée dramatique historique espagnole de 2020 produite par Alea Media pour HBO Europe, avec la participation de HBO Amérique latine, basée sur le roman du même nom de Fernando Aramburu. Créée et écrite par Aitor Gabilondo, la série suit en 8 épisodes deux femmes qui étaient autrefois des amies proches et se sont séparées lorsque le mari de l'une d'entre elles est tué par le groupe séparatiste basque ETA¹. Les deux premiers épisodes de la série en huit parties ont été diffusés le 27 septembre 2020 sur HBO Europe, HBO Go, HBO Now et HBO Max. La série est diffusée en France sur Canal+ depuis le 23 novembre 2020.



3. Le roman *Patria* a été adapté en roman graphique (BD) par Toni Fejzula
traduction Aurore Rousseau
Ankama, 2021

Un roman graphique librement adapté de l'oeuvre Patria de F. Aramburu.



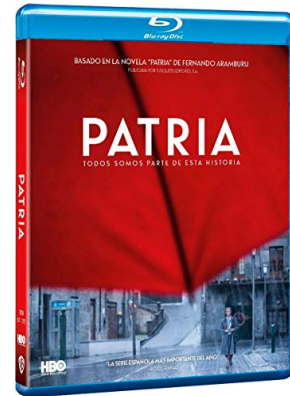
***Patria*: pourquoi la série de Canal+ ébranle le Pays basque espagnol**

Par Benjamin Puech

Mis à jour le 24/11/2020 à 10:36

Publié le 24/11/2020 à 10:10

La très bonne adaptation du roman de Fernando Aramburu a été accueillie avec émotion par les familles des victimes de l'ETA, qui le jugent «*cathartique*». Quand des indépendantistes l'accusent de raconter une histoire «*biaisée*».



À Hernani, la ville qui a inspiré la bourgade de la série *Patria*, les chefs d'entreprise peuvent désormais sortir sans s'inquiéter pour leur survie. Mais ils ne rentrent toujours pas dans les bars où se retrouvent les partisans de l'ex-ETA. La plaie du conflit basque est encore douloureuse. L'organisation terroriste Euskadi ta Askatasuna, «Pays basque et Liberté» a été désarmée en 2018, après cinq décennies de racket, d'attentats à la bombe, d'assassinats de policiers ou d'hommes politiques - environ 850 victimes en tout. Et la parole commence à peine à se libérer.

«*Jusqu'à il y a peu enfreindre les non-dits, c'était ouvrir une boîte de Pandore*», racontait au *Figaro* Susana Abaitua, l'une des actrices de la série diffusée sur Canal+ et réalisée par le Basque Aitor Gabilondo. L'intrigue de ces huit épisodes se déroule en 2011, date du cessez-le-feu de l'organisation, et suit les destinées de deux familles d'un même village austère de Guipuscoa. D'un côté, celle d'un chef d'entreprise tué pour n'avoir pas suffisamment donné à l'ETA qui le rackettait. De l'autre, celle d'un jeune qui rejoint la lutte indépendantiste jusqu'à se transformer en assassin.

Une prise de conscience

Du *Correo* à *El País*, les journaux jugent la série «*cathartique*», s'inscrivant dans un travail de prise conscience d'un traumatisme. «*Ceux d'entre nous qui ont vécu cette violence se reconnaîtront dans les personnages*», témoigne ainsi dans *El Diario Vasco* Sara Buesa, la fille de Fernando Buesa, ancien chef du gouvernement basque assassiné en 2000. «*Grâce à la distance prise avec les années, nous pouvons prendre la mesure de ce que nous avons vécu.*» Avant d'être transposée à l'écran, *Patria* a été un livre, phénomène de librairie au Pays basque espagnol en 2017. «*Je pense que mon ouvrage a touché un nerf qui était là, très sensible*», résumait déjà l'auteur Fernando Aramburu, dans *El País*.

Cathartique aussi parce que *Patria* évoque cette loi du silence qui a empoisonné la vie de beaucoup de Basques: la peur d'être considéré comme un ennemi. Dans la série, Txalto, le chef d'entreprise, est condamné à une mort sociale parce qu'on l'accuse de ne pas soutenir le «peuple». Des tags apparaissent sur les murs, les visages se ferment à son approche. Les copains ne décrochent plus. «*Ce fut notre quotidien, des choses qui se passaient dans les familles, entre amis ou voisins*», confirme Alberto Munagorri, qui a perdu sa jambe gauche et sa vision de l'œil droit en 1982 dans une explosion causée par l'ETA.

Un récit partisan?

Preuve que la société basque est encore divisée, des membres de la gauche abertzale («patriotique») ont fait savoir qu'ils trouvaient la série partielle et injuste à l'égard du groupe à la hache et au serpent. C'est le cas de l'ancien député au Parlement basque Joseba Permach, qui a accusé dans un tweet *Patria* de «*vouloir imposer son histoire. Ils veulent cacher le fait qu'ils ont arrêté et torturé des milliers de personnes et tué des centaines de personnes.*» Le député européen Pernondo Barrena dénonce à son tour: «*La série diffuse l'histoire d'un des deux partis: celle du constitutionnalisme espagnol, des grands patrons, des milices, les tribunaux d'exception, les tortionnaires.*» Du côté français aussi, Mediabask, site d'informations proche des abertzale, regrette une «*perspective historique biaisée*».

Que des crimes ont été perpétrés par les forces de l'ordre espagnoles ne constitue pas un secret. Le Groupe antiterroriste de libération (GAL) a commis, dans les années 1980, de nombreuses exactions. Et un rapport de 2014 élaboré par l'Institut de criminologie de l'Université du Pays basque évoque le chiffre de 4113 cas de tortures perpétrés depuis 1960 dans la communauté autonome. Mais *Patria* fait le choix de se concentrer sur la douleur des victimes des terroristes, dont les destins sont les plus tragiques, et non sur la violence de l'État contre les séparatistes basques. Viendra sans doute le temps où ces blessures seront pansées à leur tour.

https://tvmag.lefigaro.fr/programme-tv/patria-pourquoi-la-serie-de-canal-ebbranle-le-pays-basque-espagnol_61954e80-2db1-11eb-abce-328b047af70c/

Patria, la série de Canal + sur l'ETA et le temps du pardon

Par Constance Jamet

Mis à jour le 23/11/2020 à 15:30

Publié le 23/11/2020 à 15:30

Surnommé le *Guerre et Paix* du pays basque, le roman de Fernando Aramburu suit deux familles brisées par le conflit armé basque. Son adaptation en série a été un événement en Espagne. Décryptage avec une de ses comédiennes alors que le feuilleton débute ce soir en France.

Photo Susana Abaitua



Copyright © David Herranz / HBO Nordics

«Lorsque le roman de Fernando Aramburu est sorti en 2017 en Espagne, je me suis jetée dessus et je l'ai dévoré. C'était si bouleversant de voir enfin cette loi du silence sur l'ETA brisée et d'aborder les conséquences du conflit indépendantiste basque des deux côtés. Lorsque j'ai su que HBO préparait une adaptation en série de Patria, j'ai su que je devais en être», confie au *Figaro* Susana Abaitua. L'actrice espagnole, parfaitement francophone, est une des révélations de la nouvelle acquisition de Canal +.

Patria suit le destin de deux familles, de deux mères à l'existence brisée par la lutte armée de l'ETA. Le mari de Bittori (Elena Irureta) est assassiné pour avoir refusé de se faire extorquer par l'organisation. Le fils de Miren (Ane Gabarain), membre du commando assassin, croupit derrière les barreaux. La série alterne entre les années 1990 sanglantes et 2010, lorsque l'ETA annonce déposer les armes. Secouée par cette nouvelle, Bittori, sentant la maladie la gagner, décide de revenir dans son visage natal et de découvrir, avant sa mort, qui a appuyé sur la gâchette et abattu son époux. Sa quête indigne et dérange ceux qui furent jadis ses amis et ses voisins et, qui soutenant de la cause basque, lui ont tourné le dos. Ses enfants, Xabier et Nerea, ne voient pas l'intérêt de remuer les blessures du passé. Malgré le sujet et c'est sa beauté, *Patria* n'est pas un récit politique. La série ne revient pas sur le pourquoi des revendications, ne retrace pas l'histoire tourmentée de la région. Elle ne cherche pas à comprendre ce qui pousse cette jeunesse à prendre les armes.

Comme l'explique son scénariste Aitor Gabilondo au *Monde*: «Ceci n'est pas une histoire sur l'ETA, mais sur des êtres humains qui vivent dans cette espèce de courant sauvage qu'ils n'ont pas choisi. Et qui ont dû s'y positionner». *Patria* s'intéresse à l'intime, explore le traumatisme liés au terrorisme chez ceux qui le subissent et ceux qui le perpétuent. Le feuilleton dépeint l'engrenage de la violence et ses ravages au sein de deux familles jadis proches qui partageaient goûters et vacances. Peut-on se remettre de la mort d'un père ou d'un époux? De devenir le paria de son village? D'accepter que son enfant soit devenu un criminel et soit traité comme tel? Le récit décrit comment un village ostracise l'un des siens, évoque le ressentiment des proches des militants de l'ETA soumis à la torture. Projetée en avant-première au Festival de San-Sebastian, *Patria* a d'ailleurs débuté sa carrière sur une polémique sur sa campagne d'affichage. Un premier poster montrait, d'un côté, Bittori tenant dans ses bras le corps de son époux sous une pluie battante et, de l'autre le fils de Miren sur le sol sa cellule après avoir été maltraité.

Des dames de fer

À l'instar des coiffures de ses personnages, le basculement d'une chronologie à une autre se ressent à l'écran. Le monde d'avant, celui de l'amitié et de l'insouciance, baigne dans une lumière dorée de l'été. Le monde d'après émerge rarement de sa grisaille automnale. *Patria* joue sur ses silences, un personnage à part entière. Ce chagrin, cette incompréhension qui ne peuvent s'exprimer, emmurent, figent les êtres. À l'image d'une mise en scène glacée et austère. Comme ses protagonistes, *Patria* traverse les phases du déni et du deuil. «J'ai honte de l'avouer: quand j'ai lu le roman, je ne comprenais pas les réactions de Nerea, pourquoi elle refusait de se rendre aux funérailles de son père, pourquoi dans la foulée de la nouvelle elle couchait avec un inconnu», se souvient Susana Abaitua qui a aussi dû jouer une scène très délicate où, sous le choc de voir la photo de son père passer au JT, Nerea s'urinait dessus. «En discutant avec un psychologue, j'ai mieux compris cette incapacité de se confronter à sa douleur. Ce psy m'a beaucoup parlé du poids des silences familiaux, ses barrières entre les générations», note la comédienne. «C'est d'ailleurs très significatif que la seule qui veuille parler soit Arantxa, la fille de Miren qui a perdu l'usage de la parole après un AVC».

Aitor Gabilondo le revendiquait, Patria est confrontation entre deux matriarches, un western féminin où au mutisme, au désarroi, des hommes s'opposent des héroïnes de fer. Intransigeantes, ces «mater doloris» ne redoutent pas les tables rases comme les premiers pas.

«Patria lève la loi du silence et raconte les ravages intimes du conflit indépendantiste basque des deux côtés, là où les tentatives précédentes de raconter cette histoire douloureuse se cantonnaient au point de vue d'un seul camp», salue Susana Abaitua. Comme l'interprète de Nerea, la fille rebelle de Bittori, toute la distribution est d'origine basque. Un point crucial. «Nous avons vécu ce conflit. Nous avons tous connu quelqu'un qui se battait d'un côté ou de l'autre. Jusqu'à il y a peu enfreindre les non-dits, c'était ouvrir une boîte de Pandore, donner la sensation d'attaquer son interlocuteur. Il était temps d'en parler, pour ne pas oublier, pour ne pas déformer la réalité, mais aussi pour commencer à pardonner et briser le cercle de l'orgueil et de la violence. Patria est une ode au dialogue et à la communication», estime-t-elle. À l'issue de la diffusion des huit épisodes de *Patria* en Espagne, la comédienne a d'ailleurs reçu des témoignages émus de sa famille, de ses anciens professeurs du lycée, mais aussi de victimes de l'ETA.

<https://archive.wikiwix.com/cache/index2.php?url=https%3A%2F%2Fwww.senscritique.com%2Fserie%2FPatria%2Fcritique%2F233532730#federation=archive.wikiwix.com>

Fernando Aramburu remporte la Biblioteca Breve avec '*Ávidas pretensiones*'

L'écrivain de Saint-Sébastien a reçu 30 000 euros pour un roman satirique

10/02/2014 13:16

Mis à jour le 17/02/2014 13:09

Barcelone (Agences).- L'écrivain de Saint-Sébastien, Fernando Aramburu, a remporté aujourd'hui le Prix de la bibliothèque brève 2014, que la maison d'édition Seix Barral convoque avec une dotation de 30 000 euros, avec le roman *Ávidas pretensiones*, une satire dans laquelle la Poétique Conférence de Morilla del Pinar ont une grande importance, qui se déroulent sur trois jours, et sont l'occasion idéale pour le délire des poètes participants, qui viennent à cet événement en quête de sexe, de plaisir et de gloire littéraire.

Né à San Sebastián en 1959, Aramburu, auteur de la *Trilogie Antíbulas* et avec d'autres prix à son actif, comme les Tusquets pour le roman, a voulu rendre hommage au genre satirique avec cette œuvre.

Le jury de cette édition était composé de José Manuel Caballero Bonald, Pere Gimferrer, Eduardo Mendoza, Elena Ramírez et Carme Riera.

L'éditrice Elena Ramírez a expliqué que l'œuvre raconte le développement de quelques journées poétiques dans une petite ville isolée d'Espagne, qui sont célébrées pendant trois jours, au cours desquelles ses participants "ont un énorme désir de faire la fête et de prospérer, en faisant les plus grandes perrerías sur au contraire pour pouvoir les faire briller".

Selon lui, cette "poésie", comme l'appelle Aramburu dans la pièce, "est une sitcom extrêmement amusante", reflétant quelques jours "de délire" pendant lesquels l'alcool et la drogue "courent partout".

Le reste des membres du jury ont convenu qu'il s'agit d'un titre parodique dans lequel se détache sa "prose riche en nuances", selon les mots de Caballero Bonald, qui est "amusante mais austère". "Je l'ai terminé avec un sourire en coin", a souligné Eduardo Mendoza.

Pour Pere Gimferrer, cependant, si le roman ne parle pas de quelque chose "c'est de la poésie ou de la littérature" car les différents écrivains qui apparaissent "confondent la carrière littéraire avec la littérature et, surtout, confondent la société littéraire avec la littérature elle-même".

Après les paroles des membres du jury, Aramburu a montré sa joie pour le prix et a rappelé que déjà dans son adolescence, son rêve principal était "d'être écrivain", quelque chose dans lequel, a-t-il fait remarquer, il est toujours piégé.

Pour l'auteur, qui vit en Allemagne, l'humour "est une nécessité vitale", qui lui permet de résister à certaines situations. "C'est avant tout un engagement envers moi-même et pour refermer certaines blessures, c'est l'une des choses les plus sérieuses de ma vie."

Au total, 945 manuscrits ont été soumis au prix Biblioteca Breve de cette année, dont 491 provenaient d'Espagne et 159 d'Argentine, bien qu'il y ait également des œuvres du Mexique, de Colombie, d'Allemagne, du Brésil, des États-Unis, de Chine ou d'Israël.

<https://www.lavanguardia.com/libros/20140210/54400112172/fernando-aramburu-biblioteca-breve-avidas-pretensiones.html>



Le franquisme aux basques

Le cahier Livres de Libédossier

Une enfance dans la torpeur des années 60,
par Fernando Aramburu.

Par Philippe Lançon

publié le 2 juillet 2014 à 18h06



Photo C.P.

Chez les ouvriers de Saint-Sébastien, 1968 n'est pas une année érotique. La langue basque est interdite, les vies sont de chien. Franco vieillit, l'ETA agit. Le 2 août, elle tue un important flic régional, Meliton Manzanos, devant chez lui à Irun. Julen est mêlé à ces activités sporadiques, naissantes. C'est un adolescent inculte, souffrant, sensible. Il pue des pieds, se branle la nuit, part en excursion nationaliste avec le curé du quartier. Les prêtres façonnent les futurs soldats de l'ETA, les Gudaris, avec une psychologie fanatique. L'histoire est racontée à un écrivain nommé Aramburu par celui qui l'a vécue de près, le petit cousin de Julen, un gamin pauvre de Navarre que sa mère a envoyé vivre chez sa tante. Dans sa valise, il a une soixantaine de cyclistes miniatures. Appelons-le comme son cousin : Txiki, le petit.

La sœur de Julen, une fille obèse de 17 ans, couche avec les garçons du quartier. Sa mère l'enferme. Les garçons lancent par sa fenêtre des coquilles de noix volées, vidées, remplies de sperme, refermées avec des élastiques à cheveux lui appartenant. On finit par lui trouver un mari simplet, hideux, le voici qui se présente à ses parents : *« Chacho arriva à l'heure, il portait un costume de son père, au pantalon trop large, à la veste trop ample, élimée, et une cravate de grosse toile, au nœud grossièrement fait. Au moment de servir le café, ma tante découvrit que le lait avait tourné. Des mois plus tard, elle attribuait encore cet imprévu à l'excessive eau de Cologne dont s'était aspergé l'invité. »*

Ce sont des années de plomb, sales, dures et lentes. C'est une autre planète. Comment faire sentir ça à des lecteurs qui n'ont pas même l'idée que ça ait pu exister ? Question que se pose l'écrivain, nommé Aramburu, à qui Txiki raconte ses souvenirs : *« Aujourd'hui, j'ai la sensation qu'une minute dure trente ou quarante secondes ; en revanche, les minutes de la dictature duraient une minute et demie, ou même deux [...]. Je suis tenté, du moins dans certains passages du roman, de faire un effort pour transmettre, moyennant un style volontairement morose, ce marasme historique. Les lecteurs vont-ils s'ennuyer ?*

Vais-je devoir consteller le livre de blagues en bas de page ? »

Aramburu choisit un autre parti, transparent et riche comme un bracelet de jade.

Il est né en 1959, à Saint-Sébastien. Il a écrit d'excellentes nouvelles, non traduites, *les Poissons de l'amertume*. Il y était question du terrorisme basque. *Années lentes* remonte un peu dans le temps. Txiki se rappelle l'accueil terrible qu'il a reçu en 1968, son oncle, sa tante, ses voisins, une visite de Franco, les descentes de flic, les moustaches de la Guardia Civil, le féroce curé indépendantiste, l'amitié qui lie progressivement l'enfant qu'il fut à son cousin Julen, l'engagement, la fuite en France et la mise au ban de celui-ci, le mariage de sa cousine, sa fillette attardée qui meurt étouffée dans la bave.

Son récit est régulièrement interrompu par les notes de travail de l'écrivain qui l'écoute. L'écrivain se demande comment introduire une scène, décrire une pièce sans tomber dans le folklore, utiliser les personnages secondaires sans qu'ils déforment le récit. Il semble dépeindre, peu à peu, les coulisses du roman qu'on lit ; semble, seulement, car ce «making of» fait bien sûr partie du roman. L'auteur Aramburu ne suit pas forcément les règles ni les réflexions de son double : il joue avec, utilise leur mise en scène. Elles nourrissent et allègent le récit plus qu'elles ne le perturbent ou l'alourdissent. Elles permettent d'en varier le rythme et de réfléchir dynamiquement aux liens entre souvenir et imaginaire. Lorsqu'il évoque les insultes qu'une voisine lança un jour à sa tante, Txiki dit à l'écrivain : *« Ne me demandez pas lesquelles. Je ne l'ai jamais su. Il vous faudra les imaginer lorsque vous rédigerez votre roman. »* Naturellement, elles n'apparaîtront pas : le roman qu'on lit n'est pas celui que l'écrivain du livre aurait écrit. Il est meilleur.

Cette enfance est contée un demi-siècle plus tard. Txiki est devenu pharmacien. Il n'aime pas la littérature, puisque, dit-il, «*la vérité a peu d'importance lorsqu'il s'agit d'écriture romanesque*». L'écrivain lui fait écho, lorsqu'il étale ses difficultés à écrire le dénouement : «*S'il est nécessaire pour cela de s'écarter du témoignage de mon informateur, on le fera. La littérature d'abord ; et puis, s'il reste un peu de place, la vérité ensuite.*»

L'auteur d'*Années lentes*, lui, utilise l'une pour approcher l'autre.

https://www.liberation.fr/livres/2014/07/02/le-franquisme-aux-basques_1055875/
Ávidas pretensiones, Seix Barral, 20148 - Prix Biblioteca Breve 2014

PATRIA

RÉSUMÉ

« Celui qui n'a pas lu *Patria*, c'est qu'il vit sur la planète Mars », entend-on dire ici et là en Espagne. Fernando Aramburu ne se plaint pas de son succès, bien que, disait-il le 4 avril à Paris, il s'agisse d'un phénomène social sans rapport direct avec la littérature. La modestie de ce propos ne doit pas nous empêcher d'accorder à *Patria* l'attention littéraire qu'il mérite.

Ce poignant roman au titre laconique pourrait avoir pour sous-titre « Histoire d'une discorde » car il met en récit la grande discorde civile du pays basque ravagé par les années de lutte armée que continua d'y mener, entre la mort de Franco en 1975 et 2011, l'ETA (acronyme d'*Euskadi Ta Askatasuna*, signifiant *Patrie basque et liberté*).

Aramburu fait le choix de la présenter sous la forme d'une tragédie familiale couvrant un peu plus de deux générations. Magistral portrait romanesque, sociologique et historique d'une époque et d'un pays.

Miren et Bittori sont originaires du même village et amies depuis toujours. Elles se sont même mariées la même année, en 1963, la première avec un ouvrier, l'autre avec Le Txato, chef d'une petite entreprise de transport. A leur tour, leurs époux se réunissent autour du vélo, des parties de cartes et des repas de village. Lorsque Joxe Mari, l'un des fils de Miren, s'engage dans l'action armée nationaliste, sa mère prend d'instinct sa défense, tandis que des graffitis malveillants et des menaces visent Le Txato, jusqu'à son assassinat en pleine rue de quatre balles dans le dos pour avoir refusé de payer « l'impôt révolutionnaire ». Alors qu'en 2010 l'ETA annonce le dépôt des armes, Bittori, qui habite désormais à Saint Sébastien où est enterré son mari, multiplie les allées et venues entre le cimetière et le village, déterminée à découvrir la vérité sur le meurtre du Txato et à obtenir la demande de pardon du fils de son ancienne meilleure amie qui croupit en prison. Miren, restée au village, récrimine contre l'incarcération interminable, au fond de l'Andalousie, de son fils Joxé Mari, membre de l'ETA ayant appartenu au commando qui a assassiné Le Txato.

Ce dispositif simple permet à l'auteur d'entrer dans le vif du conflit en dressant l'une contre l'autre deux familles matriarcales autrefois intimement liées. Il place ensuite sur son échiquier romanesque les enfants, petits-enfants, gendres, belles-filles, amis et voisins des deux femmes pour mettre en évidence cet état de guerre qui affecte les membres d'une communauté dans tous les détails de leur vie sociale et affective, et qui se communique même à la pluie qui tombe et à l'air qu'on respire. Personne n'y échappe, c'est pour chacun « une affaire personnelle ». Dans le camp des victimes, Bittori se rend tous les jours au cimetière pour « parler » au Txato, dont l'ombre pèse si fortement aussi sur ses enfants Xabier et Nerea qu'ils ne parviennent pas à construire leur vie sentimentale et conjugale : « Nous portons une brasse en nous », dit Nerea, et cette brasse se ranime à chaque acte de violence. Dans l'autre camp, Miren, qui subit aussi son lot d'épreuves, est tombée dans le fanatisme révolutionnaire « par instinct maternel », alors qu'elle avait pleuré en 1975 à la mort de Franco.

Ce qui frappe, en effet, c'est la confusion des valeurs qu'introduit la grande discorde basque. La gauche, la droite, l'idéologie et la religion sont brouillées et perverties ; l'attachement au clan familial et la tendance à faire comme tout le monde entrent en conflit avec les sensibilités politiques et le sens moral : le curé compare la lutte de l'ETA contre l'Etat espagnol à celle de David et Goliath, car Dieu veut à ses côtés « ses bons Basques » qui le prient en *euskera* (langue basque) et revendiquent leur identité. Chez les jeunes il est de bon ton de participer aux manifestations d'une « jeunesse joyeuse et combative » et de mettre de l'argent dans les tirelires posées sur les bars pour le soutien aux prisonniers présentés comme des héros. L'ETA est à la mode et on ne veut pas se fâcher avec les amis. Mais ce qu'il y a de plus cruel est le sort réservé aux victimes.



Bittori est pratiquement interdite de séjour dans son village, même après l'abandon déclaré de la lutte armée en 2011, parce que son mari – pourtant basque et sans convictions politiques affirmées – a été assassiné. « Nous sommes victimes des victimes », se plaint Miren au curé, qui conseille d'un ton paternel à Bittori de ne plus apparaître au village.

De toutes ces situations explosives, Aramburu ramasse les morceaux et fabrique une mosaïque de 125 petits chapitres. A l'intérieur de ces courts chapitres, le roman alterne les points de vue et les temporalités avec une fluidité remarquable, traçant un panorama représentatif d'une société soumise à la terreur

Ici, l'idéologie séparatiste gangrène tout le village : le bar, la boucherie et même l'Eglise affichent leur soutien à l'ETA, dont la loi des armes entraîne chantages, extorsions de fonds et meurtres. Prisonniers de cette violence, meurtris dans leur chair et dans leur âme, les personnages sont soumis à la peur, à la souffrance et au silence. La chronologie linéaire de ces quarante années est bousculée, déjouée par la nécessité de dire un chaos. La journée pluvieuse du meurtre est ainsi narrée en plusieurs endroits du roman, décomposée en parcelles, faisant retour à travers plusieurs regards de manière obsédante. Les personnages émergent dans une narration éclatée où les voix et les points de vue s'entremêlent et où se dilue habilement la responsabilité narrative, comme si le narrateur avait à cœur de montrer, sans dissimuler aucun crime, que « *tout le monde a ses raisons* », selon la belle formule de Jean Renoir.

Fernando Aramburu sonde leurs consciences et donne une voix aux membres des deux familles qui ont éclaté avec l'assassinat du Txato. Il entremêle petite et grande histoire, roman familial et roman national, scrute les zones grises tout en se faisant l'écho des évolutions sociétales contemporaines. Mais l'auteur impose au fil du roman, par petites touches, la question de la réconciliation et du pardon, au moyen d'une amitié croissante entre Bittori et Arantxa, fille de son ennemie. Il suggère aussi une manière pacifique d'être basque avec le personnage de Gorka, dernier fils de Miren, échappant à l'influence de son frère terroriste (et nous savons en France aussi que le terrorisme est une affaire de frères) pour se réfugier dans les livres et l'étude approfondie de l'*euskera* qui le fait devenir un linguiste reconnu et un poète primé. Les mots basques dont est parsemé le roman (avec un glossaire dans les dernières pages) ne sont pas là pour la couleur locale mais comme pour encourager cet attachement constructif à la langue.

À la fin du chapitre 109, lors d'une réunion de victimes à laquelle assiste Xabier, apparaît un personnage de romancier qui déclare : « *J'ai dénoncé sans haine le langage de la haine, et l'oubli tramé par ceux qui essaient de s'inventer une histoire au service de leur projet et de leurs convictions totalitaires* ». Ce romancier termine sa conférence ainsi : « *J'exagère peut-être, mais j'ai la ferme conviction que la défaite littéraire de l'ETA est aussi en marche* ».

Il n'est pas abusif de voir en ce romancier un alter ego d'Aramburu et d'affirmer que *Patria* contribue à cette défaite en nous donnant à respirer l'air quotidien d'années pesantes, et en mettant au jour, dans une subtile polyphonie, les ressorts humains d'une discorde identitaire qui ne concerne pas exclusivement l'Espagne ni la fin du XX^{ème} siècle.

<https://www.lacauselitteraire.fr/patria-fernando-aramburu>

<https://www.onlalu.com/livres/roman-etranger/patria-fernando-aramburu-32803/>

CRITIQUES

Plus qu'un succès : un plébiscite. *Patria*, est devenu un phénomène de société débordant de la sphère littéraire.

Paru en septembre 2016, il s'est écoulé en Espagne à plus de 700 000 exemplaires. Il en est à sa 28^{ème} réimpression (2018) et sa vie ne fait que commencer : adapté en 2020 en série pour la chaîne HBO Espagne, diffusé en France sur Canal +, édité en DVD. Quant aux traductions à l'étranger (30 000 exemplaires vendus en Allemagne comme en Italie), elles vont bon train.

Même enthousiasme du côté des critiques littéraires, dont certains sont allés jusqu'à comparer Aramburu à Tolstoï et à Benito Perez Galdos (1843-1920), le « Balzac espagnol ». « *Il n'y a que Patria qui m'ait fait vivre, depuis l'intérieur, non pas comme un lointain témoin mais comme un bourreau et une victime de plus, les années de sang et d'horreur dont a souffert l'Espagne avec le terrorisme d'ETA (...)* », a ainsi déclaré le Prix Nobel Mario Vargas Llosa dans le quotidien *El País*, en comparant l'auteur à Conrad et Malraux. Le livre a aussi été loué par des hommes politiques de tout bord, dont le premier ministre espagnol, Mariano Rajoy.

https://www.lemonde.fr/livres/article/2018/05/10/le-roman-qui-reconcilie-les-basques_5296966_3260.html

Une pépite de bibliothécaire

*Le Soir**,

Sam. 07 déc. 2019, Page 29

Jacques Élias (Wanze) Quels livres cadeaux nos bibliothécaires glisseraient-ils sous le sapin ? Jacques Élias suggère un grand roman en pays basque où s'affrontent deux courages – ceux de la révolte et de la résistance à la révolte.

Quels livres cadeaux nos bibliothécaires glisseraient-ils sous le sapin ? Jacques Élias suggère un grand roman en pays basque où s'affrontent deux courages – ceux de la révolte et de la résistance à la révolte. « Aramburu dresse, dans *Patria*, le portrait bouleversant de deux femmes dont les familles sont déchirées par un conflit d'une rare violence. L'une est la mère d'un combattant emprisonné de l'ETA, l'organisation séparatiste basque, l'autre, la veuve d'un homme assassiné par le groupe terroriste. *Patria*, c'est aussi le récit de ce conflit et des souffrances qu'il a générées. Les thèmes sont universels : la force des convictions, l'usage de la violence, la rédemption, l'oubli... Bref, un roman important comme il y en a trop peu. »

Un village sous ETA de siège

Fernando Aramburu dénonce le terrorisme basque avec sa saga «Patria»

Logo d'ETA peint sur un mur à Hernani, dans le pays basque espagnol, rendant hommage à un militant tué en préparant une bombe (Photo ANDER ARRIZURIETA. AFP)



Par [Philippe Lançon](#)

publié le 23 mars 2018 à 20h06

En 2006, il faut encore attendre cinq ans pour qu'ETA déclare la fin de la lutte armée. Cette année-là, l'écrivain basque espagnol Fernando Aramburu publie un recueil (non traduit) de nouvelles, *les Poissons de l'amertume*. Depuis longtemps, il défend ouvertement les victimes du terrorisme. Cela ne va pas de soi, même si le retournement de nombreux intellectuels d'abord complaisants à la lutte armée basque au nom de l'antifranquisme a eu lieu. En 1998, dans la période dure, Aramburu écrivait dans *El País* : «*Il y a des gens qui rempaillent des chaises ou qui conduisent des locomotives. Nous aussi, nous faisons ce que nous savons faire, ce qu'on nous a enseigné. Nous, nous tuons. Depuis l'enfance, nous y sommes poussés par les rancunières tirades paternelles et maternelles au repas familial, l'infantilisme patriotique que l'instituteur inocule dans l'esprit malléable de ses élèves, la bande d'amis du quartier où, par mimétisme, on apprend vite à réprimer tout sentiment de culpabilité, et, bien entendu, le bar, l'université par excellence des illettrés.*»

Cercles.

Avec un réalisme efficace et pesant, *les Poissons de l'amertume* posent des histoires sur ce constat - cette condamnation. Elles content les drames intimes, familiaux, villageois, provoqués par le terrorisme, cette action qui, lorsqu'elle parvient à créer une guerre civile, détruit le cœur des hommes et le tissu social par cercles concentriques. Il y a la mère qui rend visite à son fils, terroriste emprisonné ; le villageois victime de cocktails Molotov à qui ses voisins demandent d'aller vivre ailleurs pour qu'ils aient la paix ; la veuve et les enfants d'un garde civil assassiné qui doivent déménager. Chaque histoire paraît illustrer le vieux proverbe hispanique : «petit village, grand enfer». ETA n'a sans doute pas créé Satan au village ; mais il lui a permis de prospérer.

Les mêmes situations reviennent sur 600 pages dans *Patria*, roman publié l'an dernier en Espagne (2017). Aramburu les a concentrées sur un unique village et deux familles. Il a sorti les petits poissons de leur amer vivier et il les a placés dans un grand bassin romanesque toujours aussi réaliste, voire naturaliste, pour finir moralisant. Ils ont grossi et se sont transformés littérairement, tandis que le terrorisme, lui, finissait. Le Pays basque semble redevenu calme et *Patria* est devenu *le gros livre au bon moment*, un phénomène éditorial et l'objet d'un quasi-consensus national. C'est le gâteau basque qui arrive à la fin du repas, avec le café, quand les convives, après s'être bien disputés, sont saturés et légèrement endormis. Il annonce l'heure de la sieste.

Dans l'une des nouvelles de 2006, «*Ennemi du peuple*», un homme est dénoncé à tort comme «Txibato», mouchard. Il s'enveloppe dans un drapeau basque sur la place de son village pour protester (en vain) contre l'ostracisme dont il est victime. Dans *Patria*, il est arrivé la même chose au Txato, le mort autour duquel tournent les vivants. On est dans les années 90. Le Txato est un petit chef d'entreprise, raisonnable et respecté, qui a donné du boulot à plusieurs voisins. Il est membre du club cycliste, investi dans la vie sociale du village. Au début, il a accepté de verser l'impôt de guerre à ETA, mais les sommes exigées devenant extravagantes, il arrête de payer.

Son fils, un brave médecin célibataire et plutôt exténué, le prévient qu'il prend des risques et lui explique comment ça marche : «*L'ETA doit agir sans interruption. Il n'a pas le choix. Il y a belle lurette qu'il est tombé dans l'automatisme de l'activisme aveugle. S'il ne fait pas de mal, il n'est pas, il n'existe pas, il n'a plus aucun rôle. Cette façon mafieuse de fonctionner dépasse la volonté de ses membres.*» Mais le Txato ne veut pas comprendre : il ne fait pas de politique dans un monde où la politique envahit tout, détruit tout. Sur le mur de son entreprise, de sa maison, des graffitis accusateurs apparaissent. Les voisins savent que c'est bidon, mais il n'y a pas de fumée sans feu, n'est-ce pas, et on ne lui parle plus. Un jour, après le déjeuner, on lui tire trois balles dans le dos.

Au début du roman, l'assassinat a eu lieu, les années ont passé, la trêve est installée. L'histoire des trente années précédentes est développée par flash-back et brefs monologues intérieurs des différents protagonistes. La famille du Txato est meurtrie, dispersée. Son fils vit à San Sebastian ; sa fille, qui n'a pas assisté à son enterrement, à Londres. Leur mère revient lui parler sur sa tombe - excès cinématographique de flash-back et de monologues intérieurs. Elle décide de se réinstaller au village, contre l'avis des siens et malgré un voisinage hostile ; car la misère mentale des nationalistes opère ce miracle inversé : les victimes sont responsables aux yeux des assassins et de la communauté qui les a soutenus.

Demi-brute.

L'assassin du livre, Joxe Mari, est le fils de l'autre famille dont Aramburu dissèque la vie et les rapports. Il est en prison depuis 1994, année de l'assassinat du Txato. Celui-ci l'a connu et aimé, lui faisait des cadeaux. C'est pourtant lui, ou en tout cas l'un de ses compagnons de lutte, qui l'a tué. Joxe Mari est une demi-brute plus qu'un monstre naissant. On découvre peu à peu son enfance, sa jeunesse, sa formation, ses années de clandestinité et d'absence de doutes, ses dix-sept ans de prison où il est régulièrement tabassé. Contrairement à son frère écrivain, homosexuel horrifié par la violence, Joxe Mari parle mal le basque. L'une des réussites du roman est la façon dont reviennent les mots basques répétés par les tueurs, comme des sortes de gimmicks ou de mantras, sans doute comme le font, avec l'arabe, les gamins devenus jihadistes.

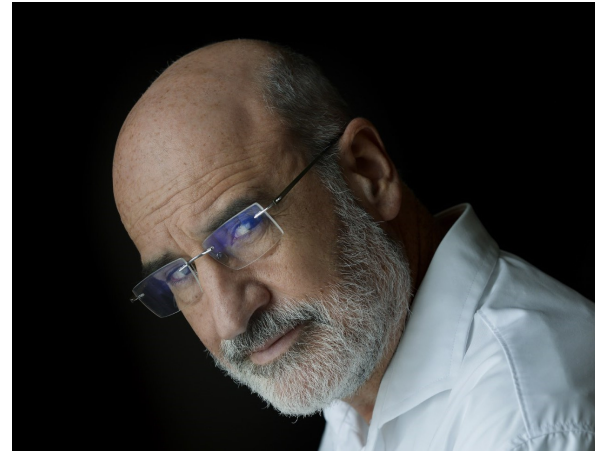
L'autre phénomène marquant du livre, c'est le matriarcat : ce sont les mères, ici, qui propagent et reconduisent la haine, le ressentiment, le ténébreux abrutissement de la mémoire dans son labyrinthe. Les pères sont faibles, dépassés ou lâches. L'ensemble est moins manichéen que certains l'ont dit ; mais son souci presque folklorique du détail vrai, sa maladresse dans les monologues, sa fin sentencieuse, et surtout son unité de ton pathétique, rappellent le roman et la peinture réalistes de la fin du XIX^e siècle. Il arrive un moment où l'on est fatigué par les odeurs de friture, la fille qui a eu une attaque et qui traverse le village en bavant dans son fauteuil roulant, la médiocrité ombrageuse et enfermée des personnages. Certes, le ciel basque a souvent la couleur du ventre d'un âne ; mais il y a aussi des éclaircies, du soleil, du vent, des rires, ce vert intense qui marque les collines, bref, la vie, et non le plomb exclusif de la vie.

https://www.liberation.fr/livres/2018/03/23/un-village-sous-eta-de-siege_1638461/

Rencontre avec Fernando Aramburu

Le roman phénomène sur les années de plomb au Pays Basque espagnol

À l'occasion de la publication de *Patria*, à la fois phénomène littéraire et social en Espagne, nous avons interviewé son auteur, Fernando Aramburu. L'écrivain basque nous dévoile les dessous de la construction de ce roman polyphonique qui n'a pas fini de remuer les consciences et de marquer les esprits. Entremêlant vie intime et grande Histoire, *Patria* nous éclaire autant sur les victimes de l'ETA que sur ses bourreaux.



Votre dernier roman *Patria*, publié chez Actes Sud, relate l'histoire de deux familles amies séparées par le terrorisme de l'ETA. Comment vous est venue l'idée d'écrire ce livre ?

Ce roman s'est construit au fur et à mesure des années dans ma tête. L'annonce de la fin de la violence par l'ETA, en octobre 2011, m'a mis sur la piste pour commencer à construire mon argumentaire. J'ai compris que pour tracer un portrait général de l'histoire du Pays basque, il était important de doter le roman d'un large éventail de personnages principaux.

Dans *Patria*, vos personnages sont d'une humanité désarmante. Était-il important de les caractériser dans toutes leurs nuances et d'éviter de les présenter uniquement en victimes et bourreaux ?

Tout à fait. Je pense que le plus important dans un roman, ce sont les personnages. Ils ne sont pas définis dès le début, l'écrivain leur donne un contenu humain au fur et à mesure que l'histoire avance. Plus le contenu est varié et complexe, mieux c'est. Tout – temps, actions, dialogues – tourne autour des personnages. Ma tâche consistait à les faire vivre ensemble avec l'aide de la littérature.

Les femmes ont un grand poids dans votre roman, les mères Bittori et Miren mais également les filles, Arantxa y Nerea...

J'ai vite réalisé que l'histoire coulait d'une façon très intense grâce à elles. Pour moi, ce n'était pas tant raconter des événements que montrer de quelle manière certains faits ne sortent pas de la sphère privée. En ce sens, les femmes ont une complexité psychologique qui font d'elles des personnages en parfaite adéquation avec l'histoire que je voulais raconter.

***Patria* décrit une société rongée par le nationalisme, renfermée et hypocrite, qui met à l'écart les victimes et hisse au rang de héros les terroristes. Mais le roman parle aussi des tortures policières et surtout du pardon. Vous a-t-il été difficile de traiter de tous ces sujets ?**

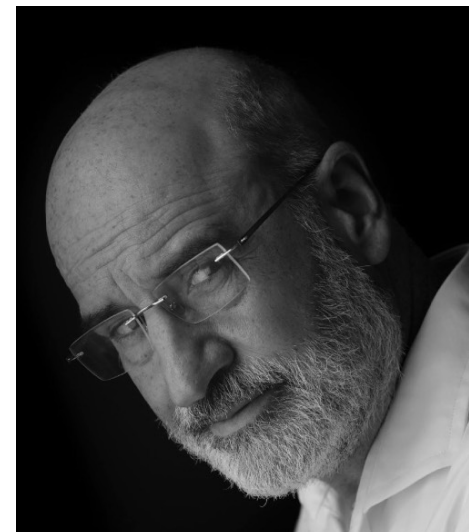
Non, La réalité est là. Elle n'attend qu'à être dévoilée par les historiens et les romanciers. Il suffit juste de ne pas fermer les yeux face à elle.

Dans le roman, le personnage du père Don Serapio représente la complicité de l'Église Basque avec le nationalisme. Avez-vous connu un personnage comme Don Serapio ?

J'ai connu de près plus d'un Don Serapio. Plus précisément, l'un d'entre eux, dont je ne pense pas révéler le nom, a été source d'inspiration. Lorsque j'ai présenté *Patria* dans différentes villes du Pays basque, personne dans le public ne m'a interrogé sur le personnage du curé. Tout le monde sait qu'ils sont nombreux parmi nous.

« Le pardon est un antidépresseur très efficace mais je pense qu'on ne peut l'exiger de personne »

Vous avez reçu le Premio Nacional de Narrativa 2017 et le roman a été un succès sans précédent en Espagne. Mais vous avez aussi fait l'objet de critiques. Les attendiez-vous ?



Je ne m'attendais pas à cet énorme succès. Jusqu'à présent, j'habitais à l'étranger et mes lecteurs étaient des gens présentant un fort intérêt pour la littérature. Le succès, ce sont les autres qui le décident. Pour ce qui est des critiques des nationalistes, je les reçois comme un honneur.

Croyez-vous qu'une partie de la société Basque a renoncé définitivement à la violence ?

C'est un fait que pour le moment, il n'y a plus de terrorisme. Mais rien ne garantit qu'il ne revienne dans le futur.

Croyez-vous au pouvoir de la littérature d'exorciser les démons d'une société ?

C'est très difficile à mesurer. Pour qu'un roman inspire une société, il doit être lu par beaucoup de gens, chose rare, et le dialogue qui s'établit reste entre l'auteur et le lecteur. Mais c'est vrai que le langage, et avec lui les idées et les formes esthétiques, font leur chemin dans la conscience. De ce fait, il se peut que certains livres aident à introduire de la lucidité (ou du poison) dans le débat général. Cela dit, je ne pense pas qu'un livre puisse résoudre les problèmes d'une société.

Le pardon est-il une nécessité ?

Le pardon est un antidépresseur très efficace mais je pense qu'on ne peut l'exiger de personne. C'est facile de faire des théories quand on n'est pas à la place de l'orphelin ou de la veuve de l'homme assassiné. Si j'étais directement concerné, même en sachant que le pardon offre réconfort et paix, je ne peux pas affirmer que je serais en mesure de pardonner.

Propos recueillis par : Elena Paz Pérez
Crédits photos : Ivan Giménez – Tusquets Editores

<https://www.quetalparis.com/2711-2/>

QUELQUES MOTS SUR L'ETA = *Euskadi Ta Askatasuna*

Euskadi Ta Askatasuna, plus connu sous son acronyme **ETA** (pour « Pays basque et liberté » en basque), est une organisation basque indépendantiste d'inspiration marxiste-léniniste active du 31 juillet 1959 au 2 mai 2018 (officiellement). Plusieurs organisations ont porté ce nom depuis la création de la première ETA en raison de plusieurs scissions.

Immédiatement après la guerre (1945), des membres démobilisés d'Eusko Gudarostea furent formés militairement par les États-Unis pour maintenir l'ordre public dans le Pays basque dans le cas hypothétique d'un renversement de Franco par les alliés. Certains formeront par la suite les instructeurs de l'ETA.

Dans les années 1950, la dictature franquiste commence à obtenir une certaine reconnaissance internationale. Ainsi, le Parti nationaliste basque (PNV) est privé de son siège à Paris en 1951 et Franco signe un Concordat avec l'Église catholique en 1953, faisant échouer la stratégie occidentaliste et diplomatique développée par le PNV.

Pendant l'année universitaire 1951-1952, de jeunes intellectuels décident de fonder le groupe d'études sur le nationalisme basque *Ekin* (« entreprendre ») à Bilbao. Dans un premier temps, ce groupe organise des débats et des cours clandestins sur l'euskera et l'histoire. À partir de 1953, Ekin se rapproche des militants du mouvement EGI (*Euzko Gaztedi Indarra*), issu du Parti nationaliste basque (PNV). Les deux mouvements fusionnent en 1956 et rédigent une motion commune pour le premier Congrès mondial basque organisé à Paris la même année dans laquelle ils promeuvent un renouvellement générationnel au sein du PNV. Mais rapidement des désaccords éclatent entre les membres plus modérés d'EGI, défendant un nationalisme non violent proche de la démocratie chrétienne et atlantiste et les militants d'Ekin beaucoup plus radicaux. Fin 1958, ces derniers décident de créer une nouvelle organisation.

Sa création remonte au 31 juillet 1959. Presque immédiatement, ses militants affirment leur volonté d'obtenir par « la lutte armée » l'indépendance du Pays basque. Des tracts sont distribués mais les militants veulent passer à l'action révolutionnaire. En décembre 1959, les premières charges explosives sont placées dans les commissariats de police et des casernes de la garde civile. Dans l'été 1960, plusieurs bombes éclatent dans les gares du Pays basque. Le premier mort est un bébé de 22 mois qui succombe de ses blessures à la suite de l'explosion d'une bombe dans la gare d'Amara de Saint-Sébastien. La responsabilité de l'attentat non revendiqué ne sera connue que plusieurs décennies après.

L'organisation jouit à ses débuts d'une grande popularité, en particulier dans les milieux de gauche, non seulement au Pays basque, mais aussi dans le reste de l'Espagne pour son opposition frontale au régime dictatorial du général Franco. Les Basques considéraient les *etarras* comme étant de vrais *gudaris* (défenseurs du gouvernement et du peuple basques pendant la guerre civile).

L'organisation bénéficie également à ses débuts du soutien du clergé basque. Nombre de militants du mouvement se réclament, en effet, de la doctrine sociale de l'Église. La date du 31 juillet 1959 n'a d'ailleurs pas été choisie au hasard : elle correspond tout à la fois à la date de fondation du PNV, mais aussi à celle de la mort d'Ignace de Loyola, une indication que l'organisation omettra une fois son virage vers le marxisme opéré. Elle bénéficiera également d'une grande partie des infrastructures du PNV et ce jusqu'en 1962-64, date de la rupture avec le vieux parti nationaliste.

En 1961, ETA attaque un convoi d'anciens soldats franquistes qui célébraient les vingt-cinq ans du début de la guerre civile espagnole.

En 1962 a lieu sa première assemblée, dans laquelle elle est définie comme une « organisation clandestine révolutionnaire ». Elle exige la reconnaissance du basque comme seule langue officielle. En 1964, sous l'influence des membres maoïstes, les militants adoptent les principes de la « guerre révolutionnaire ». L'ETA rompt tous ses liens avec le PNV qualifié de « bourgeois capitaliste ».

Ce discours rejoint celui de l'agitateur politique et écrivain Federico Krutwig qui affirme la nécessité de lier la lutte nationaliste pour la libération du Pays basque et la lutte des classes en faveur du « prolétariat international ».

En 1965, commencent les attaques à main armée et l'encaissement de l'impôt révolutionnaire (extorsion de fonds auprès de certaines cibles : individus considérés comme ennemis, entreprises...).

Le 7 juin 1968, le policier José Pardines Arcay est abattu. L'auteur, chef de l'ETA, Txabi Etxebarrieta, est abattu par la police. Le 2 août, en représailles, le commissaire Melitón Manzanos est abattu par ETA. Pour la première fois, l'organisation fait la une des journaux.

À partir de 1968, selon les chiffres officiels et les communiqués d'ETA, ETA a tué 829 personnes, fait des centaines de mutilés, commis des dizaines d'enlèvements et de nombreuses extorsions de fonds.

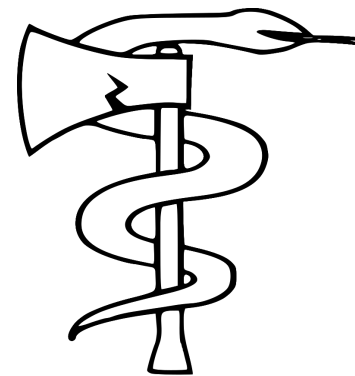
En décembre 1970, le procès de Burgos où 16 indépendantistes sont jugés connaît un large écho international soulevant des mouvements de protestation dans plusieurs pays. L'attentat qui tue en 1973 Luis Carrero Blanco, chef du gouvernement et présenté comme le successeur probable de Franco, bénéficie de nombreux commentaires médiatiques.

L'attentat de Madrid du 13 septembre 1974 qui occasionne la mort de 12 civils fait perdre au mouvement une partie de ses soutiens dans la presse.

Néanmoins, l'avènement de la démocratie en Espagne en 1977 ne fera pas baisser le nombre des attentats. Au contraire, le bilan de ceux-ci, les séquestrations d'entrepreneurs et de personnalités publiques augmenteront fortement les années suivantes.

Le groupe est proscrit comme organisation criminelle par les autorités espagnoles. Il est placé sur la liste officielle des organisations terroristes du Canada, des États-Unis, de la France et du Royaume-Uni et l'était jusqu'en 2009 sur celle de l'Union européenne mais n'apparaît plus en 2010. En avril 2018, encore 281 prisonniers sont incarcérés dans des prisons en Espagne (228), en France (52) et au Portugal (1). Parmi eux, seulement 3 sont incarcérés au Pays basque.

La plupart des revendications d'ETA portent sur l'indépendance du Pays basque ou *Euskal Herria* et ce, dans un courant marxiste-léniniste. La devise d'ETA est « Bietan jarrai » et signifie « continuer dans les deux voies ». Elle se rapporte aux deux figures du symbole, un serpent (représentant la sagesse, et par extension la politique) enroulé autour d'une hache (représentant la force, et par extension la lutte armée).



Le 5 septembre 2010, l'ETA annonce un cessez-le-feu dans une vidéo remise à la chaîne d'information anglaise BBC. Le 10 janvier 2011, ETA annonce un cessez-le-feu « permanent, général et vérifiable », ce qui correspond à l'appel dit « déclaration de Bruxelles », signée par différentes organisations internationales, et à l'« accord de Guernica », signé par les principales forces de la gauche abertzale, qui appelaient ETA à franchir ce pas. Dans ce communiqué, l'organisation se donne pour objectif d'obtenir la « fin de la confrontation armée » au Pays basque. Le 20 octobre 2011, l'organisation indépendantiste basque annonce « la fin définitive de son action armée ». Le 16 avril 2018, l'organisation écrit une lettre annonçant sa dissolution, et sa publication dans la presse internet espagnole le 2 mai 2018 signale la dissolution du groupe.



Pays basque, en 2011. VINCENT WEST/REUTERS

https://fr.wikipedia.org/wiki/Euskadi_tan_Askatasuna#cite_note-13

La fin d'ETA ne signifie pas l'affaiblissement du mouvement pour l'indépendance du Pays basque. Pour les indépendantistes, ce « conflit » oppose le peuple basque et les deux Etats (Espagne et France) où s'étend le territoire de la nation, Euskal Herria, qu'ils veulent construire.


 Revendication d'un projet nationaliste basque transfrontalier


 Frontière internationale créée par le traité des Pyrénées en 1659 contestée par les nationalistes basques



Se désolidariser du terrorisme

Après l'interdiction, en 2003, de Batasuna, la vitrine politique d'ETA, l'obligation de condamner le terrorisme pour se présenter aux élections a poussé les dirigeants de la gauche indépendantiste à se séparer clairement d'ETA à partir de 2009.


 Conférences de la paix médiatisées, mais ayant peu convaincu les associations de victimes et les gouvernements


 Remise des arsenaux d'ETA en avril 2017 : la moitié des armes promises n'ont pas été rendues


Consolider son pouvoir local

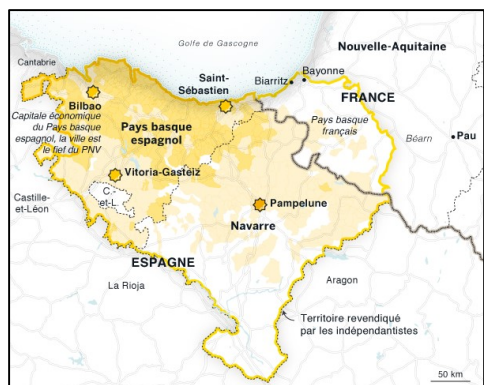
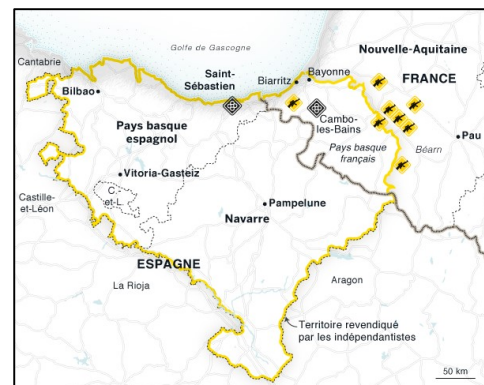
La désolidarisation des actions d'ETA a permis aux indépendantistes de remporter d'importantes victoires aux élections municipales et provinciales, et de se consolider comme deuxième force politique, derrière les nationalistes du Parti nationaliste basque (PNV). Ce dernier, qui gouverne la région avec les socialistes, est à l'origine de la métamorphose économique de Bilbao. La fin du terrorisme a permis le succès du tourisme dans la région.

 Capitale provinciale acquise par un maire nationaliste basque (PNV, centre-droite)

 Capitale provinciale acquise par le parti de gauche indépendantiste Bildu

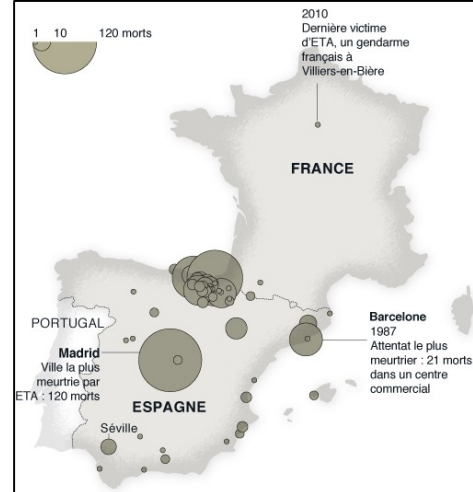
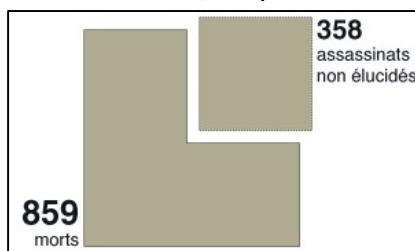
 Plus de 70 %

 De 30 % à 70 %



Un lourd bilan humain qui mobilise les associations de victimes Plus d'un millier de morts à cause du terrorisme d'ETA

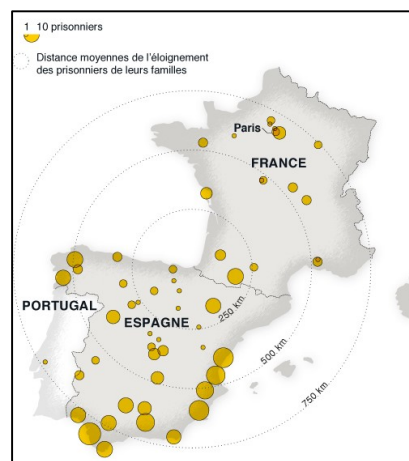
Les associations de victimes souhaitent qu'ETA reconnaisse ses crimes et entre dans l'Histoire comme une organisation terroriste, responsable de tyrannie et d'oppression, défaite par une société démocratique. Alors que dans son communiqué ETA ne demande pardon qu'« *aux victimes qui n'avaient pas de participation directe dans le conflit* ».



La dissolution laisse le sort des prisonniers en suspens

Depuis 1989, les gouvernements espagnols de gauche comme de droite dispersent les prisonniers pour affaiblir l'organisation et pour éviter qu'ETA ne soit dirigée d'une prison. Une dispersion insupportable pour les indépendantistes, qui cherchent à faire plier le gouvernement à tout prix : séquestration d'un gardien de prison dans un trou humide sous terre pendant 532 jours ou encore l'enlèvement d'un jeune élu du Parti populaire, qui donnera lieu à une manifestation de plus de un million de personnes, mais qui n'empêchera pas son assassinat.

Les 278 membres d'ETA incarcérés



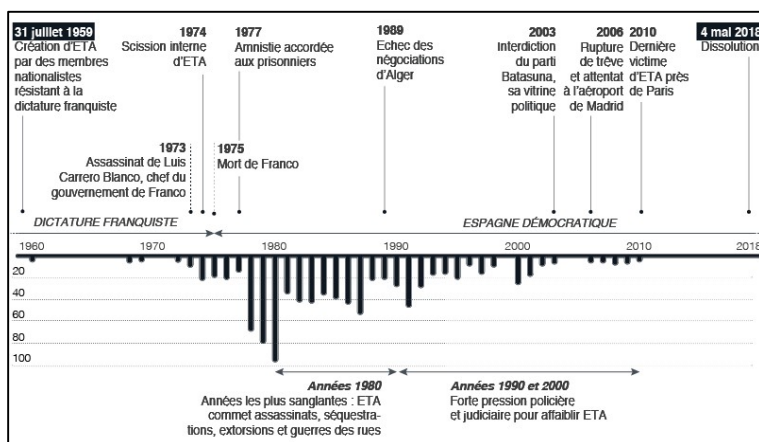
La fin de soixante ans de lutte armée

Que ce soit sous la dictature de Franco ou sous l'Espagne démocratique, ETA a toujours choisi comme mode de revendication la lutte armée et les actions terroristes.

Nombre de morts attribués à ETA, par années

Cartographie
Xemartin Laborde et Delphine Papin
Carte réalisée avec Barbara Loyer, directrice de l'Institut français de géopolitique et spécialiste de l'Espagne
Développement
Véronique Malécot
Sources :

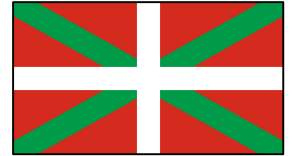
B. Loyer et N. Baron, L'Espagne en crise(s), Armand Colin, 2015 ; Hérodote n°158 ; F. Dominguez, Vidas Rotas, Espasa, 2012 ; Ministères de l'intérieur français et espagnol ; Covite ; Association Etzerat ; Rapport Forondo, université du Pays basque, 2014 ; Le Monde



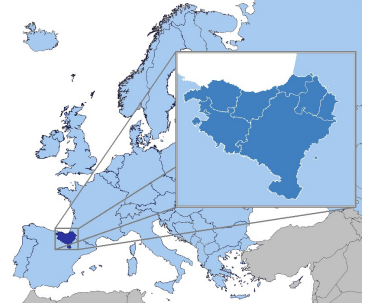
https://www.lemonde.fr/europe/visuel/2018/05/04/eta-les-enjeux-de-la-dissolution-expliques-en-cartes_5294526_3214.html

LA LITTÉRATURE BASQUE EN BREF

Un peu d'histoire



Le Pays basque (en basque: *Euskal Herria*; en espagnol : *País Vasco*), soit le pays de la langue basque (l'*euskara*), est un territoire de traditions (anciennes, renouvelées, ou nouvelles), de cultures et d'histoire basque, terre traditionnelle du peuple autochtone des Basques dont la langue basque est actuellement parlée par 28,4 % de la population et comprise par 44,8 %. Appelé au Moyen Âge Vasconie et très probablement Cantabrie à l'époque romaine, il s'étend de l'Èbre à l'Adour, sur deux pays, l'Espagne principalement et la France, à cheval sur l'extrémité occidentale de la chaîne des Pyrénées, et est baigné par le golfe de Gascogne. La spécificité des Basques, à travers les siècles et encore de nos jours, se fonde sur leur culture. Cette dernière s'appuie, au premier chef, sur la langue basque, ou euskara, qui actuellement est parlée par le quart de la population, mais on en retrouve les traces dans la topographie, la toponymie, les patronymes, voire les noms de maisons. D'autres traits de cette culture se retrouvent dans les chants et les danses.



L'origine de la langue basque est mal connue et les hypothèses sur les racines des Basques innombrables. Ce qui est certain, c'est que cette langue n'est pas issue du tronc commun latin qui est à l'origine des langues environnantes et que la survie d'une ethnie basque est due au premier chef à la faible romanisation du Pays basque. Rome parvient à établir sa domination politique mais non à imposer sa culture. Les invasions « barbares » qui détruisent l'Empire romain contribuent à leur façon à maintenir la spécificité basque en éliminant une emprise politico-culturelle qui, à la longue, aurait été un facteur d'assimilation.

On peut parler d'un « miracle basque », du fait du maintien d'une langue ancestrale et d'une conscience basque, malgré la position géographique du Pays basque, lieu de passage de multiples invasions et aussi de migrations plus pacifiques comme le pèlerinage médiéval qui draine des foules de toute l'Europe vers Saint-Jacques-de-Compostelle.

Cet isolat culturel basque n'a pas été davantage affecté par le fait que, de nos jours, le Pays basque est à cheval sur deux États, la France et l'Espagne, et que, au Moyen Âge, ce même Pays basque se partageait entre le royaume indépendant de Navarre, la couronne de Castille et même le royaume d'Angleterre, à la suite du mariage en 1152 d'Aliénor d'Aquitaine avec Henri Plantagenêt. Bien plus, jamais dans l'histoire une même unité politique n'a rassemblé les trois provinces basques françaises : Labourd, Basse-Navarre et Soule, avec les quatre provinces basques espagnoles : Alava, Biscaye, Guipuzcoa et Navarre. De même, les provinces basques espagnoles n'ont pas été, dans le passé, réunies par un pouvoir commun, pas plus que celles du nord des Pyrénées. Autour de l'an 1000, le royaume de Navarre regroupe l'ensemble du Pays basque espagnol, mais ses frontières dépassent de beaucoup les quatre provinces basques péninsulaires.

La singularité basque s'est donc maintenue sans cadre politique propre au sein des États français et espagnol constitués définitivement à partir de la fin du xv^{ème} siècle.

Cela dit, il faut distinguer le Pays basque français, qui ne regroupe que 15 % de la superficie basque et guère plus de sa population, du Pays basque espagnol, qui en forme donc l'immense majorité. L'incidence de ce dernier, au sein du système politique espagnol, est donc très supérieure.

Le problème basque apparaît comme politique au XIX^{ème} siècle en Espagne avec les guerres carlistes. Les défaites carlistes vont créer un sentiment anti-Madrid et anticentralisateur qui servira de base au nationalisme basque. Ce dernier apparaît en 1895 à une époque où le problème des nationalités se manifeste aussi en Catalogne et secoue toute l'Europe, de l'Irlande aux empires russe et austro-hongrois.

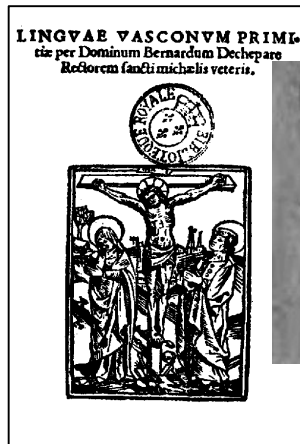
Au XX^{ème} siècle, l'industrialisation et l'immigration provoquent un accroissement de la population basque. C'est contre cette immigration synonyme de débasquisation que se crée le premier nationalisme basque. Ce nationalisme se développera au cours des années alors que la culture basque, elle, décline. La frontière de la langue basque recule constamment dans les provinces espagnoles. Elle se maintient par contre sans changement en France, principalement à cause de l'absence d'industrialisation au nord des Pyrénées.

Avec le rétablissement de la démocratie en Espagne après le décès du général Franco, les Basques espagnols ont obtenu la création d'une « Communauté autonome », l'une des dix-sept que compte l'Espagne. À l'heure actuelle, Euskadi est le nom basque de la Communauté autonome du Pays basque formée par les 3 provinces : l'Alava, la Biscaye et le Guipuzcoa (Araba, Bizkaia et Gipuzkoa en basque)

La littérature basque

Précédée par l'improvisation chantée et versifiée, tradition populaire orale qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours, la littérature basque écrite apparaîtra fort tard. Produite surtout par des ecclésiastiques trois siècles durant, la littérature en langue basque se laïciserà à partir de la seconde moitié du XIX^{ème} pour atteindre aujourd'hui un essor remarquable, notamment dans les formes narratives et poétiques.

Bernard d'Etchepare ou **Beñat Etxepare**, né entre 1470 et 1480 à Bussunarits-Sarrasquette et mort en 1545 est un prêtre et écrivain navarrais qui rédigea le premier livre en langue basque de l'histoire. *Linguae Vasconum Primitiae* fut son seul et unique livre, imprimé à Bordeaux en 1545.



La littérature écrite basque est née en Pays Basque nord. L'année 1545 marque une date essentielle dans l'histoire de l'écrit basque avec la publication du premier livre imprimé entièrement en langue basque, le fameux *Linguae Vasconum Primitiae*, recueil de poésies religieuses et profanes de Bernard Dechepare, curé de Saint-Michel (près de Saint-Jean-Pied-de-Port). Quasiment un siècle après (1643), Pedro de Aguerre, dit Axular, originaire d'Urdax en Navarre et curé de Sare publie *Gero* (*Plus tard*), considéré comme un chef-d'œuvre des lettres classiques basques.

Entre temps, Jeanne d'Albret, reine de Navarre, devenue officiellement protestante en 1560, patronnera la publication de la traduction basque du *Nouveau Testament* en 1571 par Jean de Lissarrague de Briscous. Durant cette période où, surtout en Pays Basque, culture et savoir sont en grande partie entre les mains du clergé, un laïc parviendra à s'imposer : il s'agit du souletin Arnaud d'Oyhenart, juriste, spécialiste de l'histoire et du droit basques. Ses poèmes (un millier de vers) forment un ensemble unique en son genre dans la littérature basque ancienne par le parti pris d'une poésie stricte.

Le XVIII^{ème} siècle sera celui des apologistes et des grammairiens avec le jésuite guipuzcoan Manuel de Larramendi (1690-1766), célèbre notamment pour ses importants travaux linguistiques. Il convient cependant de citer d'une part, les ecclésiastiques Salvat Monho, originaire d'Isturitz en Basse-Navarre et surtout le biscayen Juan Antonio Mogel, auteur de *Peru Abarca*, œuvre d'une incontestable richesse expressive qui en fait un classique des lettres basques ; d'autre part, les laïcs Joanes d'Etxeberri, médecin de Sare et le souletin Eguiatéguy.⁴

Au XIX^{ème} siècle, la littérature et la culture basques trouvent des soutiens qu'elles n'avaient pas connus auparavant des journaux, tel *Ariel* dirigé par Augustin Chaho; des ouvrages ethnographiques, comme le fameux livre de Francisque Michel *Le Pays Basque, sa population, sa langue, ses mœurs, sa littérature et sa musique* (1857); enfin, à partir de 1853, les concours de poésie patronnés par le savant mécène Antoine d'Abbadie. Il en découlera une effervescence littéraire où la fable tiendra une bonne place (Jose Antonio Uriarte, Jean-Baptiste Archu).

Trois auteurs marqueront l'univers de la création poétique : tout d'abord, deux personnalités au destin singulier, le souletin Pierre Topet Etxahun (1786 - 1862) et le guipuzcoan Jose Maria Iparraguirre (1820 - 1881), auteur du célèbre chant *Gernikako Arbola*, exaltant le chêne, symbole de liberté ; d'autre part, **Jean-Baptiste Elizanburu** (1828 -1891), auteur d'une œuvre très modeste en quantité, mais dont quelques poèmes sont devenus des classiques chantés des deux côtés de la Bidassoa (*Ikusten duzu goizean* par exemple). La littérature basque se laïciserà à partir de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle.

La première moitié du XX^{ème} siècle est dominée par trois grands poètes : Lizardi (José Maria Agirre, 1896 - 1933) de Zarautz en Guipuzcoa, auteur d'une œuvre poétique très élaborée ; Lauaxeta (Esteban Urkiaga, 1905 - 1937), biscayen fusillé par les franquistes ; Orixe (Nicolas Ormaetxea, 1888 - 1961), poète-romancier guipuzcoan, connu pour son poème épique *Les Basques*.

Lauaxeta (1905-1937)



⁴ Pour de plus amples informations sur la littérature de langue basque au XVIII^{ème} siècle : <https://journals.openedition.org/lapurdum/1714>



A cela, il convient de citer deux auteurs de qualité, originaires du Pays Basque nord : le prosateur Jean Etchepare (1877 - 1935) auteur de deux ouvrages majeurs *Buruxkak* et *Beribilez* et le poète-fabuliste Jules Moulier dit Oxobi (1888 - 1958).

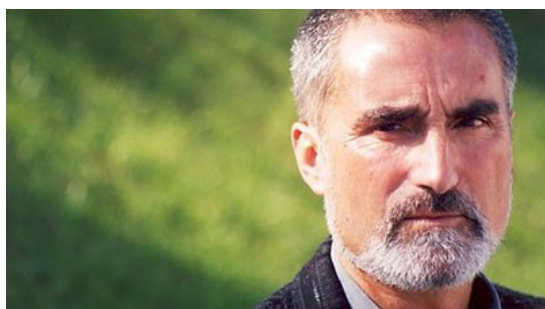
Les écrivains basques Bernardo Atxaga et Xabier Lete (2009 - www.guregipuzkoa.net - cc-by-sa)

Dans la foulée des années 1950 marquées par deux écrivains importants Jon Mirande (1925 - 1972) et Gabriel Aresti (1933 - 1975), on assiste à un développement impressionnant de la production littéraire basque.

Gabriel Aresti

Enfin, si la traduction littéraire en langue basque a toujours existé en Pays Basque, nous assistons à un accroissement de cette pratique, notamment dans le domaine des grands ouvrages classiques et contemporains ou encore dans celui du livre-jeunesse.

On dénombre aujourd'hui de nombreux écrivains basques prolifiques et talentueux.



Xabier Lete (1944-2010) est un poète, chanteur, musicien et académicien basque. Poète, passionné d'improvisation, il a marqué de son empreinte toute la culture basque.



Daniel Landart (1946-) est un écrivain, artiste, poète français et militant nationaliste basque. Passionné de théâtre, il écrit lui-même plusieurs pièces de théâtre. Il est aussi l'auteur de romans et de textes poétiques, dont certains ont été mis en musique.

Dans sa jeunesse, alors qu'il travaille en imprimerie, il publie certains de ses écrits dans les revues *Pan-pin*, *Herria*, *Enbata* et *Eganá*.

Il a été un membre actif du parti nationaliste basque Enbata. Il a également été directeur adjoint de l'Institut culturel basque de 1990 à 2010.

Il est membre correspondant de l'Académie de la langue basque.



Xabier Lizardi (1896-1933) était un poète et écrivain espagnol de langue basque. Il était le principal représentant de la littérature basque d'avant-guerre.

Son esthétique symboliste a suscité des comparaisons avec le poète Juan Ramón Jiménez.



Joseanton (Joxean) Artze (1939-2018) était un poète, écrivain et musicien basque. Figure centrale de la littérature basque et il est connu, parmi de nombreuses autres œuvres, pour être l'auteur du poème *Txoria txori*.



Bernardo Atxaga (1951-) pseudonyme de José Irazu Garmendia, écrit des contes, romans, poésies et essais intégralement en langue basque. Traduit dans de nombreuses langues, Bernardo Atxaga est l'écrivain en langue basque le plus lu et traduit.

Il est membre de plein droit à l'Académie de la langue basque depuis 2006, membre de Jakiunde, l'Académie des sciences, des arts et des lettres d'Eusko Ikaskuntza depuis 2010 et a reçu le Prix national de Narration en 1989 pour *Obabakoak*

Telesforo Monzón (1904-1981) fut un leader basque espagnol (abertzale), politicien et écrivain (poèmes et théâtre) de langue basque. Il lutta pour un Pays basque indépendant lors des années de la guerre d'Espagne.

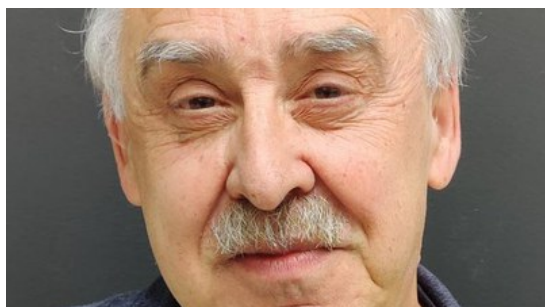
Dirigeant du Parti nationaliste basque pendant la Seconde République et la guerre civile, Telesforo Monzón partit en exil pendant plus de quarante ans. Figure de référence du nationalisme indépendantiste, il a fondé à son retour au Pays basque, avec d'autres, la coalition Herri Batasuna. Il s'était beaucoup consacré au développement de la culture basque.



Xabier Amuriza (1941-) est écrivain, journaliste, enseignant et improvisateur basque.

Henriette Aire (1943-) est une actrice et poétesse basque.

Joseba Alkalde (1955-) est un poète basque.



Rafa Eiguren (1948-) Il commence à écrire très jeune, dans la rubrique "Gazte naiz" du magazine Zeruko Argia. Il a publié deux recueils de poèmes : Txipiroiren bat edo beste (Collection Ustela, Hordago) et Mugarrien garraioan (Suse, 1986). En 1990, il publie le roman *Ilargia putzuan ageri* (Erein), qui se déroule en Chine. Et c'est que l'auteur avait récemment passé beaucoup de temps dans ce pays.

Il a également traduit en basque les poèmes de trois auteurs chinois du VIII^e siècle : Li Bai, Du Fu et Wang Wei.

À partir de 1981, il travaille comme professeur de basque pour adultes à l'institut HABE, une organisation autonome du gouvernement basque. Lorsque cette entité a cessé de donner des cours, vers 1990, Eiguren a continué à travailler dans le domaine de la normalisation du basque du service de santé Osakidetza-Basque.



Joseba Sarrionandia (1958-) est un écrivain, poète, académicien et philologue basque. Avec de nombreux livres de poésie, essais, brèves histoires et romans dans son domaine, il est un des auteurs contemporains en langue basque (*euskara*) des plus illustres.

En 1985, il s'est évadé de la prison de Martutene (Saint-Sébastien) grâce à Mikel Antza et depuis lors et ce jusqu'en 2016, on ne connaissait pas son lieu de résidence, bien qu'il ait continué à écrire depuis son exil.⁵

⁵ Pour de plus amples informations : https://www.mediabask.eus/fr/info_mbsk/20210422/l-ecrivain-joseba-sarrionandia-de-retour-au-pays-basque-apres-plus-de-trente-ans-d-exil

Koldo Izagirre (1953-) est un traducteur, poète et écrivain basque. Dès sa jeunesse, Koldo Izagirre s'intéresse à la littérature et participe à différents mouvements culturels durant les dernières années du franquisme.

Très prolifique, Koldo Izagirre est l'un des écrivains des plus innovants et reconnus au Pays basque. Il investit plusieurs genres littéraires dont la poésie, le roman, les courts récits, la linguistique et l'essai. Il est le traducteur de plusieurs classiques et traduit les œuvres de la littérature mondiale.

En plus de la littérature pour adultes, Koldo Izagirre écrit plusieurs livres pour enfants et pour la jeunesse. Il a aussi publié de nombreux articles dans la presse, pour la télévision et le cinéma, et a également travaillé en tant que directeur et scénariste au cinéma.

Il crée, avec Bernardo Atxaga, le magazine *Ustela* au parcours bref mais à l'importance non négligeable dans l'histoire de la littérature basque des dernières décennies ; il est également à l'origine de *Oh! Euzkadi!*, avec Ramon Saizarbitoria.



Juan Maria Lekuona Berasategi (1927-2005), connu aussi sous le pseudonyme « **Oyanburu** » fut un poète, prêtre et académicien de langue basque et espagnole.

Sa poésie est orientée vers la lutte sociale, comme on peut voir dans son premier livre: *Mindura gaur*. Ses études sur le bertsolarisme (tradition orale en basque) sont très importantes et il est devenu un membre de l'Euskaltzaindia en 1988. Il a gagné divers prix comme deux Prix Euskadi dans la catégorie « Littérature en langue basque », en 1979 pour *Ilargiaren eskolan* et en 1990 pour *Mimodramak eta ikonoak*.



Joanes Otxalde (1814-1897) connaissait bien les villages du Pays Basque nord, non seulement par son métier de douanier mais aussi par son talent de bertsulari qui l'a amené à parcourir le pays. Père de onze enfants, il émigra aux Etats Unis sur le tard. Mais laissant là-bas sa femme et quelques-uns de ses enfants, Otxalde revint au pays et commença à rédiger des bertsus⁶. Il remporta le premier prix lors des Jeux Floraux qu'Antoine d'Abbadie lança en 1851 grâce à son bertsu *Kantu berriak Urruneko pilota partidaren sujeten gainean emanak* (nouveaux chants sur le thème de la partie de pelote d'Urrugne). Par la suite, il remporta de nombreux prix.



Itxaro Borda (1959-) est une écrivaine de langue basque. En 1982, elle fonde la revue littéraire Maiatz avec Lucien Etxezaharreta. Elle gagne le prix Euskadi dans la catégorie « littérature en langue basque » en 2002 pour son roman *100 % basque*.



Pako Aristi (1963-) est un écrivain de périodiques basques et espagnols. Il a fait ses premières études chez les frères de l'Ordre de Bétharra et a ensuite obtenu un diplôme en journalisme à l'Université du Pays basque, à Lejona. Il collabore à divers médias en rédigeant des articles d'opinion, des interviews et des reportages dans divers journaux



Jose Luis Otamendi (1959-) est un poète de longue date, auteur de sept recueils de poèmes ; ce n'est qu'occasionnellement qu'il a fait des incursions dans d'autres genres, de sorte qu'un volume de ses nouvelles et un essai peuvent presque être considérés comme des exceptions.

Leire Bilbao (1978-) Diplômée en droit économique de l'Université de Deusto, elle a collaboré à certains médias, tels que Radio Euskadi, Deia et Berrria. Dans sa jeunesse, elle était liée au monde du vers. En tant qu'écrivain, son travail se développe avant tout autour de la poésie et de la littérature jeunesse et jeunesse. Tout au long de sa carrière, elle a reçu divers prix. Plusieurs de ses œuvres ont été traduites en catalan, espagnol et galicien.

⁶ Le **bertso** ou **bertsu** est un chant d'improvisation en vers, rimé et strophé chanté par des bertsolaris dont l'art remonte au XVIII^e siècle. Bien que présent dans d'autres régions, le bertsolarisme est resté surtout vivace au Pays basque (*bertsolaritza*).



Oier Guilan (1975-) est un auteur, journaliste et acteur occasionnel. Il a publié plusieurs livres de poésie et pièces de théâtre, dont ces dernières publications *Eskuen sustriak* (Susa, 2009, *Herio heroi/Arra.Arraroa* (Artezblai, 2010), *Hura ez da lekua* (Txalaparta, 2012), *Elkartasun basatia* (Susa, 2013) et *Mr. Señora* (Txalaparta, 2016).

Il explore la relation entre la scène, la poésie et diverses disciplines artistiques à travers différents projets. Il combine la pudeur avec la provocation, le drame avec la comédie et la vie avec la mort. « Les auteurs qui seulement écrivent, ne vivent pas ». Lui d'abord vit, ensuite il écrit, ensuite il donne la vie à ce qu'il écrit dans une spirale infinie de créativité collective. « La poésie n'a pas de sens sans une voix qui la récite, ni les feuillets d'une œuvre de théâtre sans acteurs qui l'interprètent. »



Arrate Mardaras (1960-) est une écrivaine, enseignante et féministe biscayenne. Elle a étudié la philologie basque à l'Université de Deusto. Passionnée d'écriture depuis son enfance, elle publie en 2013 son premier recueil de nouvelles. Elle a écrit plusieurs poèmes. Elle a également travaillé dans le domaine de la recherche en traduction et en toponymie.

<https://www.eke.eus/fr/culture-basque/litterature-basque>
<https://www.eke.eus/fr/culture-basque/litterature-basque/litterature-ecrite>
https://www.universalis.fr/encyclopedie/basques/#i_95228
<https://journals.openedition.org/lapurdum/1714>
<https://fr.wikipedia.org>



Edu Zelaieta (1973-) est professeur, écrivain basque, traducteur et membre du groupe Mugaldekoak de l'Université du Pays basque. Il est titulaire d'un doctorat en linguistique et études basques.



Harkaitz Cano (1975-) est un poète et écrivain basque et une des principales figures du panorama littéraire basque actuel et également rédacteur de télévision.



Miren Agur Meabe (1962-) est écrivaine et traductrice en basque. Plus tard, elle est diplômée en philologie basque. Elle a travaillé plusieurs années à l'Ikastola Kirikino de Bilbao. Depuis 1990, elle dirige également la maison d'édition Giltza-Edebé au Pays basque. En tant qu'écrivaine, son travail se développe avant tout autour de la poésie et de la littérature jeunesse. Tout au long de sa carrière, elle a reçu divers prix. Plusieurs de ses œuvres ont été traduites en catalan, espagnol et galicien. Depuis 2006, elle est membre collaboratrice de l'Académie royale de la langue basque-Euskaltzaindia.

En 2021, elle a reçu le Prix national de poésie pour "*Nola gorde errautsa kolkoan*" ("*Comment garder les cendres dans votre poitrine*") C'était la première fois que le prix était décerné à une œuvre écrite en basque.

MES NOTES

A series of horizontal dashed lines for writing notes.

D'autres ouvrages de cet auteur sont disponibles.

N'hésitez pas à consulter la liste sur :

<http://mabibli.be>

**Découvrez les différents services gratuits
des bibliothèques publiques**

en Fédération Wallonie-Bruxelles,

accessibles à tout lecteur en ordre de cotisation

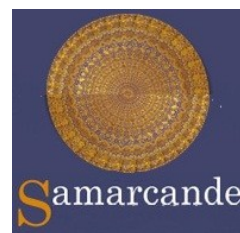
dans une bibliothèque publique reconnue

de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

LE PRÊT INTER-BIBLIOTHÈQUES NOUVELLE GÉNÉRATION :

SAMARCANDE

www.samarcande-bibliotheques.be



SERVICE DE PRÊT DE LIVRES NUMÉRIQUES :

LIRTUEL

www.lirtuel.be

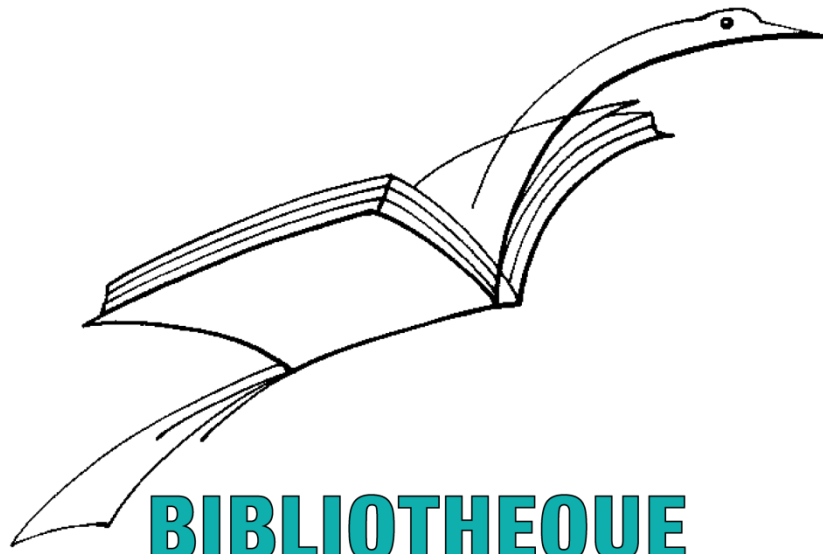


SERVICE DE RÉPONSE À DISTANCE :

EURÊKOI

www.eurekoi.org





BIBLIOTHEQUE PIERRE PERRET

Rue du Rèwe 13
4300 WAREMME
019/32.29.29

Retrouvez toutes nos activités sur



Bibliothèque Pierre Perret

&

www.bibliotheques.waremme.be

Ed. resp. : Julien Humblet, Échevin de la Culture, rue du Rèwe 13 à 4300 Waremme – 2022/07